

E DITORIAL

La vue sert bien à l'invention des choses qui, par elle, ont été presque toutes découvertes, mais elle ne mène rien à perfection. Davantage, la vue n'est capable que des choses corporelles et d'individus, et encore de leur croûte et superficie seulement. C'est l'outil des ignorants...

Pierre Charron, *De la sagesse*, [nvelle éd.], Paris, J.-F. Bastien, 1783, pp. 102-103.

Quand l'Occident contemporain ressent encore la cécité comme un possible châtement de la recherche du sens, ne s'aveugle-t-il pas sur les origines de cette interprétation ? Toute association symbolique s'inscrit dans la structure constellée d'un système et, de plus, ne reste pas captive d'un discours univoque. La vue est plus qu'un récepteur de l'évidence sensible. Centre d'une relation très intime de soi au monde, elle sécrète ses propres plans d'opacité et, avec eux, une frustration permanente. Elle tient du cœur et de la raison. Et la raison même peut adopter plus d'une configuration logique. La diversité seule des conceptions humaines qui s'attachent au regard ou à son impossibilité, à la lumière et à la nuit, au rêve et à l'éveil, au perceptible et au réel, dégage la composition et la relativité de nos certitudes.

Lorsque, en 1770, James Cook, remontant la côte de l'Australie orientale, au nord de Botany Bay qu'il venait de découvrir, se rendit compte que les "habitants" qui campaient sur les bords ne le voyaient pas ou ne le regardaient pas, il nota, sans perdre son flegme : "Il est cependant impossible qu'ils n'aient pas aperçu le vaisseau en marchant le long de la côte ; cet objet si éloigné de tout ce qu'ils avoient vu jusqu'alors, ne devoit pas leur paroître moins merveilleux que le seroit pour nous une montagne qui flotteroit toute couverte d'arbres."¹ Ce n'est que deux mois plus tard que Cook put établir des contacts avec les "Aborigènes", après que ceux-ci ont pu toucher, et palper longuement, certains de ses marins. Nous croyons le savoir aujourd'hui : si les "Naturels" de l'Australie virent Cook et son équipage, ce n'est sans doute que comme de vagues mirages, des ombres dont l'identité ne pouvait se lire aux leurs du temps du cauchemar dans lequel ils pensent vivre, ni à celle du Temps Réel dont ils se savent exclus. Les Australiens considèrent en effet qu'ils errent dans un monde d'illusions et de chimères tristes depuis que leurs Mères, les sœurs Wawilak, après avoir commis l'inceste, se sont vues expulsées du Temps des origines, celui du Réel et du Vrai. Pour retrouver ce lieu dont ils sont exilés, qu'ils nomment, paradoxalement pour nous, le "Temps des Rêves" (*aldjiran*), pour renouer avec cet espace essentiel, les Aborigènes explorent les voies de la peinture et des rêves, celles également des spéculations initiatiques des "Vieux hommes"². Le

reste du monde visible est dépourvu de sens à leurs yeux. Mais lorsqu'un peintre, par exemple, dessine quelques traits que l'observateur étranger assimile à de vagues graffitis, il y discerne, lui, "la pluie, le miel, le feu, les algues, l'eau, l'air, le sable, les rochers, l'écorce, les arbres, les herbes, la peau, le pelage, le plumage, etc."³ Renvoyés ainsi à la vérité "du Temps des Rêves", ces êtres retrouveront leur pleine réalité.

D'autres cosmogonies – nous pensons au *Popol Vuh* des Maya Quiché – rapportent comment les dieux, irrités de l'indifférence des hommes, étendirent un voile de brume sur le monde pour le rendre inaccessible au regard humain.

Ces exemples, que l'on pourrait multiplier, révèlent que l'humanité a toujours eu le sentiment qu'il existait, par delà la réalité proprement phénoménologique, un autre champ de l'être, sans doute plus vaste, offert à d'autant plus de nostalgie qu'il ne semblait que très lointainement accessible à l'homme. La mythologie australienne illustre la force avec laquelle chaque culture découpe dans le champ phénoménologique et gnoséologique ce qu'il importe de savoir, ce qui se donne à voir avant tout, en affirmant ainsi la primauté de certaines des voies de la connaissance. Ce simple constat plonge dans un soupçon inattendu l'idéologie singulière qui, en Occident, finit par privilégier le sens de la vue dans la recherche de la vérité⁴.

Avant toute réflexion sur la vue, toute enquête sur la philosophie du regard, il semble donc nécessaire d'interroger l'ontologie de l'ombre et de la lumière que chaque culture place au cœur de ses certitudes (cf. P. P. Gossiaux). Tout comme pour la *Genèse*, pour qui les "ténèbres étaient répandues sur la face de l'abîme" (I, v.2), de nombreuses cosmogonies admettent que le monde des origines tenait sa substance de l'ombre ou de la nuit et, mieux encore, de ce que le

1 J. Hawkesworth, *Relation des Voyages entrepris par ordre de sa Majesté britannique... par le Capitaine Cook*, Paris, Saillant-Nyon & Panckoucke, 1774, t. III, pp. 347-348.

2 Sur la culture des peuples australiens, Cf. notamment les travaux d'A.P. Elkin, *The Australian Aborigines*, Sydney-London, 3rd ed., 1954.

3 K. Kupka, *Peintures et sculptures des Aborigènes d'Australie*, Lausanne, Guilde du Livre, 1962, p. 115. Le fait explique qu'une baleine, un kangourou, peuvent être représentés dans la peinture australienne de manière totalement abstraite.

4 Cf. *VOIR*, n° 14, mai 1997, *L'œil en pénombre. Essais d'anthropologie du regard. I, Approches théoriques et chronologiques*.

EDITORIAL

La vue sert bien à l'invention des choses qui, par elle, ont été presque toutes découvertes, mais elle ne mène rien à perfection.

D'avantage, la vue n'est capable que des choses corporelles et d'individus, et encore de leur croûte et superficie seulement. C'est l'outil des ignorants...

Pierre Charron, *De la sagesse*, [nouvele éd.], Paris, J.-F. Bastien, 1783, pp. 102-103.

Quand l'Occident contemporain ressent encore la cécité comme un possible châtement de la recherche du sens, ne s'aveugle-t-il pas sur les origines de cette interprétation ? Toute association symbolique s'inscrit dans la structure constellée d'un système et, de plus, ne reste pas captive d'un discours univoque. La vue est plus qu'un récepteur de l'évidence sensible. Centre d'une relation très intime de soi au monde, elle sécrète ses propres plans d'opacité et, avec eux, une frustration permanente. Elle tient du cœur et de la raison. Et la raison même peut adopter plus d'une configuration logique. La diversité seule des conceptions humaines qui s'attachent au regard ou à son impossibilité, à la lumière et à la nuit, au rêve et à l'éveil, au perceptible et au réel, dégage la composition et la relativité de nos certitudes.

Lorsque, en 1770, James Cook, remontant la côte de l'Australie orientale, au nord de Botany Bay qu'il venait de découvrir, se rendit compte que les "habitants" qui campaient sur les bords ne le voyaient pas ou ne le regardaient pas, il nota, sans perdre son flegme : "Il est cependant impossible qu'ils n'aient pas aperçu le vaisseau en marchant le long de la côte ; cet objet si éloigné de tout ce qu'ils avoient vu jusqu'alors, ne devoit pas leur paroître moins merveilleux que le seroit pour nous une montagne qui flotteroit toute couverte d'arbres."¹ Ce n'est que deux mois plus tard que Cook put établir des contacts avec les "Aborigènes", après que ceux-ci ont pu toucher, et palper longuement, certains de ses marins. Nous croyons le savoir aujourd'hui: si les "Naturels" de l'Australie virent Cook et son équipage, ce n'est sans doute que comme de vagues mirages, des ombres dont l'identité ne pouvait se lire aux lueurs du temps du cauchemar dans lequel ils pensent vivre, ni à celle du Temps Réel dont ils se savent exclus. Les Australiens considèrent en effet qu'ils errent dans un monde d'illusions et de chimères tristes depuis que leurs Mères, les sœurs Wawilak, après avoir commis l'inceste, se sont vues expulsées du Temps des origines, celui du Réel et du Vrai. Pour retrouver ce lieu dont ils sont exilés, qu'ils nomment, paradoxalement pour nous, le "Temps des Rêves" (*aldjiran*), pour renouer avec cet espace essentiel, les Aborigènes explorent les voies de la peinture et des rêves, celles également des spéculations initiatiques des "Vieux hommes"². Le

reste du monde visible est dépourvu de sens à leurs yeux. Mais lorsqu'un peintre, par exemple, dessine quelques traits que l'observateur étranger assimile à de vagues graffitis, il y discerne, lui, "la pluie, le miel, le feu, les algues, l'eau, l'air, le sable, les rochers, l'écorce, les arbres, les herbes, la peau, le pelage, le plumage, etc."³ Renvoyés ainsi à la vérité "du Temps des Rêves", ces êtres retrouveront leur pleine réalité.

D'autres cosmogonies – nous pensons au *Popol Vuh* des Maya Quiché – rapportent comment les dieux, irrités de l'indifférence des hommes, étendirent un voile de brume sur le monde pour le rendre inaccessible au regard humain.

Ces exemples, que l'on pourrait multiplier, révèlent que l'humanité a toujours eu le sentiment qu'il existait, par delà la réalité proprement phénoménologique, un autre champ de l'être, sans doute plus vaste, offert à d'autant plus de nostalgie qu'il ne semblait que très lointainement accessible à l'homme. La mythologie australienne illustre la force avec laquelle chaque culture découpe dans le champ phénoménologique et gnoséologique ce qu'il importe de savoir, ce qui se donne à voir avant tout, en affirmant ainsi la primauté de certaines des voies de la connaissance. Ce simple constat plonge dans un soupçon inattendu l'idéologie singulière qui, en Occident, finit par privilégier le sens de la vue dans la recherche de la vérité⁴.

Avant toute réflexion sur la vue, toute enquête sur la philosophie du regard, il semble donc nécessaire d'interroger l'ontologie de l'ombre et de la lumière que chaque culture place au cœur de ses certitudes (cf. P. P. Gossiaux). Tout comme pour la *Genèse*, pour qui les "ténèbres étaient répandues sur la face de l'abîme" (1, v.2), de nombreuses cosmogonies admettent que le monde des origines tenait sa substance de l'ombre ou de la nuit et, mieux encore, de ce que le

1 J. Hawkesworth, *Relation des Voyages entrepris par ordre de sa Majesté britannique... par le Capitaine Cook*, Paris, Saillant-Nyon & Panckoucke, 1774, t. III, pp. 347-348.

2 Sur la culture des peuples australiens, Cf. notamment les travaux d'A.P. Elkin, *The Australian Aborigines*, Sydney-London, 3^{me} éd., 1954.

3 K. Kupka, *Peintures et sculptures des Aborigènes d'Australie*, Lausanne, Guilde du Livre, 1962, p. 115. Le fait explique qu'une baleine, un kangourou, peuvent être représentés dans la peinture australienne de manière totalement abstraite.

4 Cf. VOIR, n° 14, mai 1997, *L'œil en pénombre. Essais d'anthropologie du regard. 1, Approches théoriques et chronologiques*.

Tao nomme "le Noir Immatériel"⁵. Cette ombre, pénétrée par la lumière céleste pour donner naissance aux êtres sensibles, constitue la matière profonde, inaltérable dans son essence, de l'Être. Et de l'homme. L'on conçoit qu'elle ait été presque partout, assimilée à l'au-delà. Celui des morts et des dieux (cf. G. Hunt-F. Boas / traduction de J. Paul, présentation de J. Paul et L. Strivay). Dans les cultures chamaniques de l'Asie centrale, celles des *vodu* de l'Afrique (Bénin, Nigéria) ou encore celles du nagualisme des peuples d'Amérique centrale, le "double" existe réellement dans un au-delà spatialement circonscrit. La rencontre avec ce double constitue un moment essentiel de l'existence : elle seule donne à chacun la possibilité de découvrir son identité et son destin. La transe, l'extase (du prêtre ou de l'individu lui-même) et l'illumination, quelquefois favorisées par la consommation de psychotropes, demeurent les voies habituelles d'un tel accès contemplatif. C'est dire que pour ces peuples, *la lumière de l'ombre*, antérieure au soleil, celle qui ne s'atteint pas avec les yeux, est infiniment plus prégnante que la clarté triviale du jour. Sous la caution d'un sentiment d'évidence, la vue et son déchiffrement sont donc aussi étroitement subordonnés à l'analyse des projections actives de l'ombre dans l'espace diurne. Chaque culture en développe une lecture propre, adaptée en elle selon les catégories sociales, leur degré de spécialisation dans cet usage dialectique, et parmi elles, interactivement modulable à l'échelle des individus dans une marge d'autonomie qu'on ne peut ignorer. Voir ne répond jamais au processus de la simple transparence.

Toutes les cultures, quel que soit leur engagement dans l'observation "positive", ont cherché sur la trame du monde les points de perméabilité à l'espace-temps de la lumière noire. Cherché dans les plis du perceptible à retrouver ces intersections, ces îles de silence où notre univers est poreux, cherché à débusquer les yeux du monde. Ceux qui autorisent l'accès aux forces originelles, à ce qui luit dedans, à ce qui nous atteint dans le manque. Et donne au réel l'aspect poudreux de l'illusion. Dans la poursuite d'une vérité, la connaissance de soi, les tâtonnements des thérapies, la communication avec les esprits des ancêtres, les hommes se sont désigné des médiateurs, des opérateurs de trans-figuration : des lieux, des moments, des matières, des êtres, des objets qui en réalisaient la synthèse formelle en conjoignant leurs sens et leurs spécificités. Eaux des rivières, des lacs, des océans que l'on peut s'allier par les vivants qui en participent : plantes, coquillages, cétaqués, mieux encore, parce qu'ils sont passeurs par nature, amphibiens ou oiseaux-pêcheurs. Quartz aux foyers panoptiques. Miroirs. Regards des grands nocturnes portant le feu dans l'ombre : hiboux, jaguars, loups, léopards... Fourrures ocellées inscrivant les signes de la nuit au cœur même des robes du soleil. L'inventaire est d'autant plus impossible à dresser que presque tout – y compris les figures que notre rationalité laisse au registre de l'insignifiance –, tout peut y par-

ticiper selon une sémiologie complexe et changeante, tissée d'histoires particulières, toujours étroitement liées à un contexte culturel singulier.

Apprendre à voir quand tous les tissus oculaires sont inefficients – et l'aveugle est peut-être inscrit dans l'imagination de la matière –, cultiver un art de la vérité disparate pour reconnaître, capter ou détourner le mouvement des fluides qui nous guettent (cf. D. Le Breton). Réussir à tromper la vue ou, dans l'exercice même d'une très méticuleuse attention, se faire gober par l'ombre diurne de sa propre image, investir par le rayonnement énigmatique d'une autre incarnation. C'est l'expérience renouvelée des peintres qui se prennent un jour pour modèle, dans l'ordre d'une recherche mystique ou presque par inadvertance, dans la liberté de facture d'une œuvre qui n'est pas, a priori, destinée au public. On ne connaît pas son propre visage. Au fond sourd du reflet, l'étrangeté à soi met à jour l'hypothétique nudité du sujet, les ressemblances des filiations, la tension vers ce qui fuit, les masques qui s'abîment dans les glissements de plans, mais, inexorablement, l'enjeu essentiel : la mort qui vient à coïncidence. Les autoportraits ont un regard captivé, un regard qui aime le spectateur, attiré dans le filigrane, placé au lieu géométrique des échanges, au point aveugle du mécanisme illusionniste, virtuellement devenu la source d'encre filtrant du miroir traversé. En flagrant délit de regards échangés, peintre, peinture, témoin hors-champ mêlés dans cette intersection avec l'invisible, toujours unique et pourtant partagée, se trouvent ainsi impliqués dans une éclipse fusionnelle (cf. P. Somville). Surface et profondeur ont des accents moirés où chatoie la transgression des limites : clair-obscur, discursif-ineffable, fixe-fugitif, nature-illusion, réel-artifice. C'est bien de l'homme qu'il s'agit, l'homme en quête de soi et de sens, entre la technique et la métaphysique (cf. M.-P. Henry).

La clôture du corps qui se rompt quand le regard se trouble devant le vrai trop éphémère, en deçà et au delà des mots, passe aussi par les yeux (cf. D. Bajomé). Larmes porteuses de vertus irréconciliables, elles retrouvent la primauté des sens avec le renoncement à la discorde du sensible. Et c'est, dans un naufrage que l'on dit indécent, l'acceptation de la fragilité, de toutes les traces, des désirs inapaisés, de la vacuité des savoirs, de la précarité des tentatives dans l'ivresse d'être. Le lieu des contours indistincts reste le seul territoire des possibles, un passage, une halte pour celui qui attend. Attend, comme une décantation d'absolu, le recueillement qui trouve son chemin dans le noir.

Pol P. Gossiaux - Lucienne Strivay ●

5 Cf. M.-G. Pauthier, *Mémoire sur l'origine et la propagation du Tao, doctrine fondée par Lao-Tseu, traduit du Chinois*, Paris, Dondey-Duprez, 1831, pp. 1-3.